

Dans les ateliers d'écriture ou à l'université, on pratique de plus en plus cette **DISCIPLINE** née aux Etats-Unis. Mais peut-on seulement **APPRENDRE** à écrire ?

# Creative Writing

## A l'école des écrivains



**U**n soir de novembre, dans un appartement parisien, près de la gare de l'Est. Marianne Jaeglé, animatrice aux ateliers d'écriture Elisabeth Bing, commence son cours. Ses élèves ont entre 35 et 50 ans. Et tous ont un roman sur le feu. « Je ne sais pas si ce texte peut s'intégrer à mon livre, mais j'étais obligée de l'écrire ! Il a été comme accouché dans la douleur », s'enflamme Sophie (1), après avoir lu devant tout le monde un texte rédigé la veille. Jeanne, elle, a quelques doutes sur l'un de ses protagonistes : « Mon personnage est peut-être trop mécanique, mais ça me plaît. Il ressemble au "héros" d'*American Psycho* », plaisante-t-elle. Ici, on décortique l'écriture, on dissèque les contresens. Mais que l'on ne se méprenne pas : « On fait émerger le talent, on ne l'invente pas », précise Marianne Jaeglé.

Les Anglo-Saxons nomment cette pratique le *creative writing*. Aux Etats-Unis, c'est même une discipline enseignée par les plus grands noms de la littérature : Toni Morrison à Princeton, dans les années 1990, et, plus récemment, Jonathan Safran Foer et Zadie Smith à New York University. Mais le programme d'écriture le plus prestigieux se déroule à l'université de l'Iowa. C'est là que tout a commencé, en 1897, quand le premier atelier pour apprentis poètes a ouvert ses portes. Il compte à ce jour 17 prix Pulitzer parmi ses anciens élèves. Un public majoritairement féminin à l'époque, et aujourd'hui encore.

**« CES CURSUS ONT PERMIS À DE NOMBREUSES FEMMES D'ACCÉDER AUX ÉTUDES SUPÉRIEURES ET DE SE FAIRE RECONNAÎTRE DANS LE MILIEU DE L'ÉDITION ET DE LA PRESSE.** Dès les années 1930, elles opèrent une véritable révolution en corrigeant la représentation figée d'un enseignement littéraire dispensé exclusivement par des hommes », explique Anne-Marie Petitjean, spécialiste d'écriture littéraire et enseignante à l'université de Cergy-Pontoise. En 1970, on comptait aux Etats-

Légende à venir sur plusieurs lignes.  
Légende à venir sur plusieurs lignes.  
Légende à venir sur plusieurs lignes.

Unis déjà 44 cursus universitaires de ce type. Dans cette société profondément méritocratique, on part du principe que tout peut s'apprendre à qui s'en donne la peine, y compris le métier d'artiste ou d'écrivain. Anne-Marie Petitjean cite d'ailleurs une anecdote révélatrice : « Il m'est arrivé de me retrouver aux Etats-Unis dans une salle de 200 étudiants à qui l'on demandait : "Qui parmi vous est poète ?" Une forêt de bras s'est immédiatement levée. Faites l'expérience en France. Quand les essais d'écriture s'avouent, c'est toujours avec beaucoup de précaution oratoire. L'appétence pour l'écriture existe bien, comme dans les autres pays, au point qu'il faudrait parler de société de l'écriture plus encore que de société de l'écrit », affirme-t-elle. Car en France, être écrivain, c'est inné, ça ne s'apprend pas. Ou, en tout cas, ça ne s'assume pas. On a la pudeur – trop, peut-être – de ne pas s'autoproclamer poète ou écrivain à la moindre velléité de manuscrit. C'est sans doute la raison pour laquelle le *creative writing* a mis du temps avant de se frayer un chemin jusqu'à chez nous. Surfant sur la vague contestataire de

Mai 1968, Elisabeth Bing est la première à se lancer. Ses ateliers d'écriture ont alors pour but de démocratiser l'accès à cette « pratique ». Avec un certain succès, et quelques limites. « L'écriture est certes bien plus accessible qu'avant, mais les ateliers touchent surtout la partie culturellement avancée de la petite et de la haute bourgeoisie », modère Alain André, fondateur des ateliers d'écriture Aleph. Pour autant, le terrain semble propice. Notre rapport à l'écriture est-il en train de s'américaniser ? Peut-être bien, si on en croit les chiffres : une étude OpinionWay datant de 2009 révèle que 1 Français sur 3 a songé un jour à écrire un livre et que près de 400 000 personnes ont déjà soumis leur texte à une maison d'édition. « J'ai un roman en préparation. J'aimerais le faire publier, mais je suis encore loin du but. C'est difficile de trouver le temps pour écrire tous les jours, de s'imposer une certaine discipline. Mais, en écoutant les commentaires des uns et des autres à l'atelier, j'apprends et je progresse. Ça m'aide à avancer », déclare Sophie, élève aux ateliers Elisabeth Bing. ●●●/



Le phénomène n'a pas échappé aux maisons d'édition. Au mois de mars dernier, Gallimard est la première à se lancer dans l'aventure avec Les ateliers de la NRF. Une initiative inédite en France, inspirée de la maison d'édition britannique Faber and Faber.

**« L'ÉCRITURE, TELLE QU'ON L'ENSEIGNE ICI, SUIT LA MÊME LOGIQUE QUE LA MÉCANIQUE : ON DÉMONTE, ON BIDOUILLE, ON AJOUTE DES PIÈCES NOUVELLES. »**

Le texte de l'élève peut être repris, réécrit, amélioré de mille façons différentes. Certes, la technique ne fait pas l'écrivain, mais il faut arrêter de croire que celui-ci est le jouet d'un souffle divin », explique Jean-Philippe Arrou-Vignod, auteur d'une quarantaine d'ouvrages pour la jeunesse et animateur aux ateliers de la NRF. Selon lui, les Français seraient atteints du syndrome de Chateaubriand, qui consiste à penser que « l'auteur est miraculeusement traversé par l'inspiration, sans technique ni travail. C'est un mythe, une image romantique », dit-il. Écrire s'apprend, donc... et écrire a un prix ! Car avoir Eric Fottorino, Danièle Sallenave et autres grands noms estampillés Gallimard comme profs, cela a un coût : il faut compter 1 500 euros pour assister à huit séances de trois heures, soit plus de 62 euros de l'heure – contre un peu plus d'une dizaine d'euros chez les autres. Autre bémol : l'atelier calme vite les ambitions de ses écrivains en herbe et ne se présente en aucun cas comme l'antichambre de la publication. Sur le site Web, le message est clair : « Aucun manuscrit ne devra être apporté par les participants en vue d'une publication. »

Depuis octobre, l'écriture créative a franchi un nouveau cap. Pour la première fois en France, un master de lettres et création littéraire a ouvert ses portes à l'université du Havre, en collaboration avec l'École supérieure d'art et design Le Havre-Rouen. À l'échelle européenne, ces cursus sont légion. L'une des plaques tournantes de la littérature britannique contemporaine et véritable usine à best-sellers n'est autre que l'université d'East Anglia, où ont enseigné notamment Arthur Miller, Salman Rushdie et Margaret Atwood. Mais le rapport ambigu à l'écriture

Légende à venir sur plusieurs lignes.  
Légende à venir sur plusieurs lignes.  
Légende à venir sur plusieurs lignes.  
Légende à venir sur plusieurs lignes.

n'est pas une exception française : « L'Espagne, l'Italie et le Portugal nous dépassent de loin, car aucune structure publique ne prévoit l'accès à l'enseignement de l'écriture », explique Alain André. Si l'université a été longue à la détente, ce n'est pas le cas des zones d'éducation prioritaires (ZEP), qui, dès 2006, ont accueilli la création littéraire à bras ouverts. Grâce à un programme de l'Éducation nationale, « A l'école des écrivains. Des mots partagés ». En 2012, près de 100 collèges ont participé à cette opération qui s'adresse surtout à des élèves en difficulté, de quatrième et de troisième. Parrainée par un écrivain qui présente l'une de ses œuvres, chaque classe fait des exercices de compréhension de texte et d'écriture créative à partir du livre. Gwenaëlle Aubry, auteur de *L'Isolée* (Gallimard), s'est rendue trois fois cette année au collège Jules-Ferry, à Woippy, en Moselle. « Il y avait pour moi un enjeu politique évident, mais aussi artistique », explique-t-elle. La difficulté ? « Établir un lien entre les élèves et un usage du langage dont, a priori, ils pouvaient se sentir exclus, et le maniement de certains mots qu'ils pouvaient considérer comme interdits. Il s'agissait de faire entendre et sentir que le langage et la littérature ne sont pas seulement des instruments de domination, mais essentiellement le moyen d'une libération, une façon de se frayer un nouvel accès au réel. » Puis c'est au tour des élèves de se glisser dans la peau d'un écrivain et de lire leurs textes devant la classe. Carole Clotis, professeur de français, leur a demandé d'écrire une nouvelle fin au livre. « Leurs textes tiennent, concis, nets, sans concessions », dit Gwenaëlle Aubry, qui se dit « heureuse et émue de voir le livre vivre à travers leurs mots ». Le contact avec l'écriture a eu des vertus surprenantes : « le récit a libéré mes élèves qui se sont permis de livrer leur vision personnelle de l'enfance », ajoute le professeur. Ainsi, quand on ouvre les portes de l'écriture, les barrières tombent et d'autres voix se font entendre. « On a raison de parier sur la littérature, conclut Gwenaëlle Aubry. La puis-

## Infos pratiques

### ATELIERS D'ÉCRITURE ELISABETH BING

1188 € par an pour les ateliers généralistes (900 € pour les moins de 26 ans) soit 105 heures de cours à raison de 3 heures par semaine.  
[www.ateliersdecriture.net](http://www.ateliersdecriture.net)

### ATELIERS DE LA NRF

1500 € pour huit séances de 3 heures  
[www.ateliersdelanrf.fr](http://www.ateliersdelanrf.fr)

### ALEPH ÉCRITURE

Cours dispensés à Paris et dans une dizaine de villes en France. 1080 € pour 90 heures de cours en première année

et 1170 € en deuxième année.  
[www.aleph-ecriture.fr](http://www.aleph-ecriture.fr)

### UNIVERSITY OF EAST ANGLIA

Le cursus de *creative writing* existe depuis les années 1960. Pour un master, il faut compter entre 1 000 € et 2 000 € l'année, selon le nombre de cours choisis.  
[www.uea.ac.uk/creativewriting](http://www.uea.ac.uk/creativewriting)

### INSTITUT LITTÉRAIRE SUISSE

Cet institut est une section de la Haute École des arts de Berne et propose un cursus unique en Suisse, le *bachelor of arts* en écriture littéraire.  
<http://www.hkb.bfh.ch/>

sance de l'écriture se mesure d'abord à sa capacité à traverser les murs. » **REBECCA BENHAMOU**

(1) Les prénoms ont été modifiés à la demande des personnes interviewées.